DOSSIER MARGERIDE / POÉSIE

DOSSIER MARGERIDE / POÉSIE

Penchez-vous, les grandes choses sont au plus bas, au plus près de cette terre, touchez-la, la terre, de votre front. Sentez-vous l'odeur de l'herbe, des foins coupés, des fleurs sauvages? Toute une vie pour apprendre cela de si simple.

## Joël Vernet Les voies de hasard

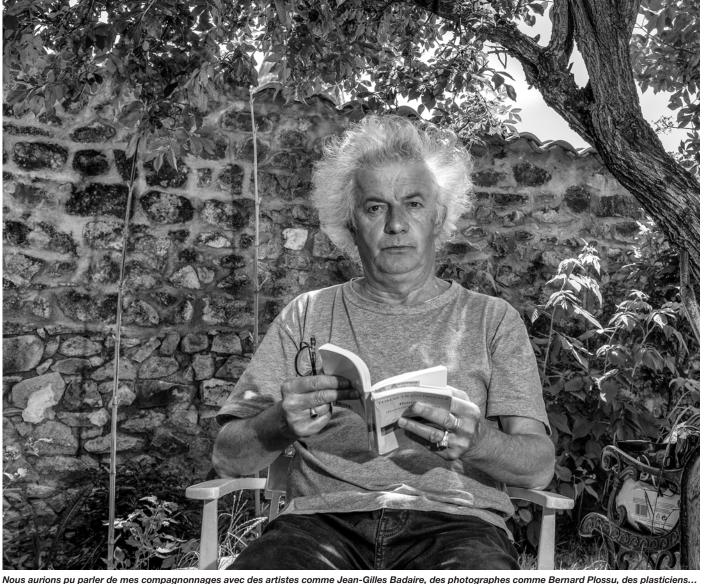
L'inspiration du poète Joël Vernet vient d'un « petit royaume de Margeride ». S'il a trouvé refuge au sud du Massif central, l'oubli du pays où il a vu le jour en 1954 ne lui est jamais venu. Entrouvrons légèrement le silence de son jardinet.

Texte / Corinne Pradier Photos / Vincent Jolfre

our indices, une église, un temps qui s'alanguit dans l'ombre d'un tilleul, le gris bleu des volets sur une maison de pierre, le carreau d'une porte dentelé de fer. Le calme d'un village. Des voisins qui s'appellent par leur prénom, des mains que l'on serre. Sur la table du jardin, ceint de murets, un fatras de bouquins aux ailes grand ouvertes. Parmi eux. Baltiques du poète suédois Tomas Tranströmer et l'anthologie des œuvres de la poétesse allemande Ingeborg Bachmann, Toute personne *qui tombe a des ailes.* Comment ces terres rustiques de Margeride ont-elles ouvert celui qui enfant traversait les blés, des épis jusqu'aux épaules, à ces voies de hasard que sont le voyage et l'écriture ? «Tout ça est un peu mystérieux. Même encore aujourd'hui, je m'interroge. J'ai eu cette chance, et c'est un bonheur inouï, d'avoir grandi à la campagne. Non qu'une poésie urbaine ne puisse exister. Il y a des auteurs qui démontrent tout à fait qu'on peut battre le béton et écrire de grands poèmes mais, instinctivement, je suis lié à la nature à un point où mes yeux et mon corps tout entier sont blessés par ces territoires qui furent beaux et ont été massacrés par la cupidité, l'argent, la laideur. «Ce miracle m'a été donné de vivre à Saugues car au fond personne ne l'a jamais vraiment décidé. Le hasard y a déposé ma famille, bien qu'elle soit originaire de petits villages peu éloignés que sont Chanaleilles

et Saint-Préjet-d'Allier. Ils sont partis sur les routes mais nous sommes de très très vieilles familles de Margeride. J'ai très vite compris que l'identité figée n'existait pas, que celle-ci est toujours en mouvement. Ces gens qui ont grandi ici depuis des générations viennent d'ailleurs, ont des gènes issus des steppes d'Asie centrale, du Maghreb, d'Anatolie, d'Afrique noire... Ouand j'étais dans la ferme de mes grands-parents maternels, à Montrezon [dont le nom sonne comme «mot raison»], et que j'avais dix ans, je regardais le ciel, les bêtes et tout ça a sans doute développé chez moi une sensibilité inouïe à cette vie infinie, infime et inépuisable. Proust que je suis en train de relire et dont le monde est aux antipodes du mien – avec le grand Marcel et sa petite vie étriquée, désuète, aristocratique -, vous fait comprendre et vous autorise à écrire en longeant les haies d'aubépine, d'en sentir le parfum, de rendre hommage à votre grandmère, aux vôtres, voire de les détester... l'avais autour de moi cette nature de la Margeride avec ses granits, ses genêts, ses ajoncs dont on faisait des tresses quand on gardait les bêtes – on jouait beaucoup avec des objets de notre fabrication. C'était un monde âpre, dur, mais d'une beauté inégalable. Les plus beaux couchants que j'ai vus étaient ceux du balcon de chez ma famille, à Saugues. Il y avait sans doute en moi cette petite palpitation qui saisissait ça et qui par la suite l'exprima au travers du langage. J'ai

puisé dans ces paysages et chez quelques êtres aussi. Un de mes maîtres, mais j'ignorais alors qu'il l'était, car nous n'avons quasiment jamais échangé ensemble, était un musicien autodidacte, un violoneux, Urbain Trincal, un pauvre type dont je conserve le portrait pris au côté du croquemort Pierrou De Baguet. Ces personnages beckettiens étaient des géants. Rien socialement, on les moquait, c'était de "pauvres bougres" comme on dit dans le pays, mais je sentais chez eux un appétit pour la vie. «Je voyais aussi les femmes de mon village qui tenaient le monde pendant que les hommes allaient déblatérer dans les bistrots et leur faisaient parfois mener des vies un peu difficiles. L'une d'entre elles a beaucoup compté, une amie de ma mère qui nous a aidés financièrement après la mort accidentelle de mon père lorsque j'avais dix ans. C'était elle qui tenait pour ainsi dire le bistrot de son mari, un marchand de vaches et de vin qui lui obéissait au doigt et à l'œil. Comme elle avait des difficultés de déplacement organiques, elle était toujours enfouie au fond d'un fauteuil d'où elle me tendait sans arrêt des livres. Je crois que c'est grâce à elle que j'ai lu parce que tout seul on n'est rien. J'ai été cet alambic dans lequel la musique occitane et les vingt-six lettres de l'alphabet ont bien mariné. «Et puis entre toutes il y a eu ma grandmère paternelle. Une femme d'une rare intelligence. J'ai préparé mon baccalauréat



Nous aurions pu parler de mes compagnonnages avec des artistes comme Jean-Gilles Badaire, des photographes comme Bernard Plossu, des plasticiens.. Les amitiés me sont précieuses, elles se situent dans le tourbillon de la passion. Ces rencontres sont dues au plus pur des hasards.

chez elle à Thoras. Elle a vécu de cueillettes, dans un dénuement absolu. Elle m'a appris le goût de la lumière et de la langue manuscrite. Elle habitait à deux pas de l'église et aurait voulu que je devienne prêtre. Elle était d'un tempérament ascétique, austère. Elle m'a transmis le goût pour une forme de discipline, une précision dans le travail. Elle usait d'une langue qui m'accompagne encore aujourd'hui, je me sens vraiment occitan. En patois, les gens savaient nommer toutes les choses du monde. Ils m'ont marqué par leur sensibilité, leur langage. C'était des princes pour moi. Heureusement, ils n'en avaient pas le statut. «Plus qu'avoir un statut d'écrivain, ce que j'ai voulu, c'est demeurer vivant, attentif, ouvert. J'aurais aimé être musicien ou

photographe. Je suis un photographe raté et un musicien qui n'a pas eu la chance de pouvoir faire de la musique, seulement de la trompette et du tambour en amateur dans une fanfare. Alors en écrivant, j'ai composé des sortes de partitions totalement improvisées, sans savoir du tout où j'allais. C'est d'ailleurs pour ça que mes bouquins sont inclassables. On ne sait par où les attraper. Celui qui s'y plonge va peut-être y trouver quelque nourriture, mais encore faut-il s'y plonger.

«Sur la Margeride, l'éblouissement est venu de ce que l'on désigne aujourd'hui par des mots savants, comme la biodiversité. J'ai toujours trouvé que ce qui est précieux dans l'existence c'est la singularité. Depuis trente ou quarante ans, et je ne dis pas cela

parce que j'ai vieilli, ni que l'enfance était mieux, mais je trouve qu'on ratiboise, qu'on rabote. C'est un crime. Les injonctions des lois du marché, la quête de l'argent sont en train de tout décimer. J'ai essayé de voir où je pouvais trouver la vraie vie, la plus fervente, la plus chargée, la plus habitée. «Quand j'avais 16 ans, j'avais un côté un peu rimbaldien. Dans les bals populaires, on se saoulait la gueule, je ne supportais pas. Il y avait une violence inouïe, de la bêtise brute. J'ai senti qu'il fallait que je quitte mon territoire pour m'ouvrir au monde, qu'une vie n'est grande que si elle est irriguée par l'ouverture, ce qu'Edouard Glissant appelle le Tout-Monde. Dans les années 70, j'ai été l'un des premiers gamins de Saugues à pouvoir faire des études universitaires. Beau-

P.40

DOSSIER MARGERIDE / POÉSIE DOSSIER MARGERIDE / POÉSIE







coup de mes camarades, plus intelligents que moi, ont été envoyés à la SNCF parce qu'il fallait leur trouver un job. On retrouve dans ces trajectoires toutes les analyses psychosociologiques faites par Bourdieu et tant d'autres. Le manque d'ambition, la honte, tout cela prend source dans les familles. Ça m'a beaucoup touché car on aurait pu envisager autre chose pour eux. Je suis arrivé à Lyon sans aucune boussole. J'étais tout seul et il fallait que je me débrouille. Je ne savais pas ce que je voulais faire de ma vie et c'est normal. Je me suis inscrit en psycho, socio et sciences politiques. J'ai cheminé tout seul, à l'instinct, au fond comme une bête.

«Quand j'ai rencontré les copains, Africains et Français, tout de suite j'ai fraternisé. Je n'ai jamais considéré que celui qui venait à moi était un étranger ni qu'il était indésirable. Un cher ami malien que je connais depuis quarante ans et avec qui je suis toujours en lien, a fait une belle carrière au Haut-commissariat aux réfugiés. Il aurait pu travailler dans une banque et amasser des fortunes mais il ne voulait pas faire n'importe quoi. À 20 ans, je suis allé en Afrique et ce fut une seconde naissance. J'avais quelques velléités d'écrire. J'ai rencontré Amadou Hampaté Bâ qui est l'un

des grands écrivains d'Afrique noire, c'était déjà un vieux monsieur, et puis des gens de la vie ordinaire. Ceux qui m'intéressent ce sont les marginaux, les autodidactes. J'aime ceux qui titubent, qui tâtonnent et essaient dans tout ce brouillard de trouver un peu de clarté. Je dois tout à ces gens. Et notamment le fait d'avoir compris que partout sur terre la vie palpitait. Car, pour ce qui est des questions essentielles de l'existence, le destin d'un paysan de Margeride n'est pas très éloigné de celui d'un paysan du Burkina Faso.

«Si nous mettons nos existences dans des coffres-forts ou des cages, il ne va rien se passer. Je n'accable personne. Nous sommes tous piégés là-dedans, ce que nous sommes en train de vivre me blesse. J'ai l'intuition, et je ne suis pas le seul, que cet encombrement inutile nous conduit à une forme de catastrophe. Dans La nuit n'éteint jamais nos songes, je rassemble des fragments pour tenter de résister. La plus grande fracture sociale du vingtième siècle en France, de grands chercheurs ont travaillé là-dessus, est la fracture rurale. Si nous ne revenons pas à une agriculture familiale de petite dimension à même de revitaliser les territoires, d'amener du monde, et il y a des tas de jeunes qui veulent faire ça, nous ne nous en sortirons pas, nous allons tout droit à l'échec. Je ne veux pas le dire trop fort car les jeunes générations tendent l'oreille, mais attention danger. Ce devrait être le branle-bas de combat et ca ne l'est pas du tout. Dans la société civile, il v a des éclaireurs. Il faut faire appel à la bienveillance, à l'intelligence, à la bonté, ne pas s'enfermer dans le mortifère.

«La poésie, je ne saurais comment la définir, je ne sais même pas si je suis un poète. J'ai essayé avec les mots de me trouver au cœur de quelque chose de vital de faire en sorte que le "je" soit un pont, un "nous". Ma modeste tentative a été de ne pas m'en laisser conter. Je n'en ai fait qu'à ma tête. Je viens d'une région où vivent des gens têtus, obstinés, qui se battent. Je fais avec ce royaume qui est le mien, comme mon copain Bernard Plossu, capable de photographier avec poésie une feuille morte au sol, les grands paysages américains, ses enfants, les miens tout-petits, avec un même sentiment de proximité. Je voudrais saluer ici mon professeur de philosophie au lycée Charles-et Adrien du Puy-en-Velay, Jean Duroure, un jeune agrégé iconoclaste qui nous disait : "Interrogez le monde dans lequel vous vivez. Lisez, ouvrezvous à la vie!" À l'époque, je pensais que

devenir écrivain serait le seul destin où je n'aurais pas à mettre mes pas dans ceux de quelqu'un d'autre, que ça m'appartiendrait en propre. J'ai fait plein de choses. J'ai travaillé pour la compagnie des wagons-lits, pour France Culture, j'ai été libraire, instituteur remplaçant, et cela m'a conduit dans cette espèce d'incertitude.»

Dans son récit autobiographique Mon père se promène dans les yeux de ma mère, sorti fin 2020 aux éditions La rumeur libre, Joël Vernet écrit : «C'étaient eux les poètes authentiques, derrière les charrues, leurs troupeaux maigres, leurs chiens efflanqués, la profonde mélancolie qui les tenaillaient du dedans.»

«Ce sont des images bibliques, archaïques, de celles que j'ai découvertes autrefois en Syrie près de la cité antique de Palmyre lorsque je croisais des nomades avec leurs troupeaux. Le monde les a usés et est en train de les exterminer. Je cite par ailleurs un personnage, que je désigne par l'initiale de son prénom G. Ce paysan maçon avait une langue inouïe. Il était la bonté même, il incarnait la solidarité, la gentillesse. Il m'a initié comme seuls de grands sages savent initier les autres, mais il ne le savait pas, il le faisait ordinairement.» La voix de G. est présente dans «Village au bord du monde»,

Vernet en 1992, pour les *Nuits magnétiques* - toujours disponible sur le site de France Culture. À 6 ans, G. partait seul garder les bœufs. Malgré la peur qu'elle suscitait parfois, il aima la liberté que lui offrait la nature. Toute sa vie, comme le poète, il préféra la liberté à l'argent et resta viscéralement attaché à la Margeride. «Les livres que j'ai publiés ces dernières années m'ont été donnés par ce jardin. Depuis Rumeur du silence, L'adieu est un signe, L'oubli est une tache dans le ciel, je rends hommage aux instants présents et passés. En Margeride, j'ai mes endroits secrets, quelques arbres, quelques petits chemins, des ruisseaux. L'une de mes grands-mères disait : "Joël aujourd'hui, il est parti en pèlerinage, on ne sait pas où il est." Je continue d'aller y puiser je ne sais quoi. C'est idiot sans doute, mais je me sens bien dans ces endroits. Pourquoi vais-je dans les forêts de Montrezon ou de Thoras poser mon corps tout contre un arbre ? Depuis toujours, j'ai mes

vécu. Pourquoi a-t-on besoin de ce bruisse-

«Mon frère, Michel, est pâtissier à Saugues.

C'est un artiste lui aussi, sa pâtisserie est

ment du vent dans les feuillages?

l'émission radiophonique qu'a produite Joël

compagnons. Je ne suis pas le seul, je sais que c'est une expérience que d'autres ont

généreuse. Il a créé le carré de Saugues. Beaucoup d'écrivains débarquent chez lui. Il connaît beaucoup mieux la langue française que moi. Il sait corriger les accords, alors que pour moi la langue française reste un combat. Aujourd'hui, j'ai un souhait, qu'on plante des arbres partout à Saugues, qu'on mette des fleurs le long des trottoirs. Travaillons à enluminer. Depuis l'adolescence, je parle à mes plantes. J'en ai sauvées quelques-unes. Quand tu as l'impression que meurt une plante, c'est comme pour un cancre au fond de la classe, arrose-la. Ne la laisse jamais tomber. Pour les êtres humains c'est pareil, il ne faut laisser tomber personne. Occupons-nous des plus fragiles, ils vont faire refleurir ce monde.» ▲

Carnets du lent chemin, La rumeur libre, 2019. L'oubli est une tache dans le ciel,

Mon père se promène dans les yeux de ma mère, La rumeur libre, 2020.

La nuit n'éteint jamais nos songes, Lettres Vives, 2021

Marcher est ma plus belle façon de vivre, La rumeur libre, réédition 2021.

L'oubli est une tache dans le ciel, Fata morgana, 2020. Médaille de bronze du Prix Heredia 2021.

P.42 P.43